

BENJAMIN BOUFFAY

# LE DENIER DU CULTE



Le Cœur à cran d'arrêt

BENJAMIN BOUFFAY

# LE DENIER DU CULTE

Le Cœur à cran d'arrêt

*« Comme un oiseau de verre  
j'ai rencontré une femme très nue »*  
Jehan Mayoux

Un œil aiguisé taille une larme  
à la verticale de son pouvoir  
son froissement sec  
couvre la main d'étoiles et de givre  
au déchirement d'un papier de soie  
les papillons s'élancent d'un vol ascensionnel  
et la peau se découvre des élucubrations  
d'orties et de rigueur

\*

À l'arrière du genou  
la voûte s'effondre sur le sursis du corps  
la main chaude trouve l'ombre  
sous son arbre idéal  
le creux se répand en louanges  
dans la douceur courbe du croissant  
de chair de lune  
le doigt sur la mèche  
une froideur de nylon  
réclame sa quote-part  
au culte du denier

\*

L'amour s'empare des toiles d'araignées  
la nuit retient les formes  
dans un cadre aux moulures d'or  
espace d'étreintes

où s'allume la pulpe des doigts  
reg fou de joie au mirage d'une source  
soleil partout, lèvres pleines

\*

La laine angora bleue  
hérissée de fibres électriques  
caresse mes pensées  
comme l'empreinte de tes pieds nus  
sur le sable de mon rêve  
les cerfs-volants  
cartographient la terre glabre de tes lacs  
dans la main du sonneur  
la corde est solide  
au carillon de tes promesses  
la ville accourt de sa folle avidité  
semonce élévation  
pavillon du cor d'or plaqué

\*

Grande liane au buste fauve  
le sel doux qui court la campagne  
fleure l'abondance  
de parfums roulés et de térébenthine  
la nuit dort enfin sur tes yeux rougis  
les rêves n'arbitrent plus les choix du réel

mais délient le bouquet des fleurs sauvages  
dont les pétales s'émancipent  
et se répandent

\*

Où est ta poésie  
ce regain de force  
cette marelle dressée  
qui monte vers le ciel

\*

Au bout de l'écriture  
sèche une trace humide  
splendeur des ouvertures des jeux de main  
où le vilain n'a nulle place  
où le temps s'en retourne d'où il vient  
une boucle de soleil  
une disruption inattendue  
une offre de service  
l'aménité d'un coquillage  
prenant part au convoi  
qui emporte le trésor loin des boursiers

Si seulement la goutte de sueur  
si seulement le trèfle d'une morsure  
si seulement le damier monochrome  
une pastille à laisser fondre sous la langue

\*

Je retourne au bas  
en haut des pages  
leurs soies élastiques  
leur derme électrique  
leur chaleur de résistance  
et cette ardeur perlière de fol amour

\*

Le front penché  
sur les élytres sectionnées des fées  
qui virevoltaient naguère  
je m'interroge  
où sont passés la vitesse des regards  
les éboulements amoureux  
la joie vive et presque douloureuse  
d'une main apposée  
sur le versant trouble des conquêtes

Tout a disparu du jour au lendemain  
les poèmes ont fermé les yeux  
et continué de faire l'amour  
avec des mots et du silence  
avec des images en trois dimensions  
auxquelles il manquait quatre sens

Le poète n'y a vu que du feu

daignant au réel un droit de regard  
sur la beauté  
maintenant que les sources sont taries  
que les forêts sont privatives  
que les seins sont à vendre  
je touche du doigt le silence de la peau  
je cherche désespérément des fulgurances  
à porter aux nues  
je me débats, anonyme, sur du papier  
de mes yeux coule du sang  
la musique n'est plus d'aucun secours

\*

La soie se tend sur son genou  
les boucles encerclent les mobiles  
devant la pudeur d'un oiseau  
le ciel se couvre de nuages  
ses talons plaquent un désaccord  
sur le clavier de l'âme humaine  
on l'entend de l'été naissant  
la voix d'une halogène probité  
de lierre surgissant  
d'une Évadné précipitée dans le brasier  
à la suite de sa chimère  
la cheville ouvre un angle plat  
pour laisser filer la caresse au bout du monde  
où le vertige me prend



dans toutes ces dimensions de foudre  
d'organdi  
de larmes  
d'agrumes et d'oiseaux de trouvères

Reprends ton souffle au cri d'orfraie  
reprends ta peau au cuirassé  
reprends le chemin vers le fleuve  
où le bonheur n'est pas  
encaissé entre deux montagnes sombres

\*

Des rayures plus foncées  
partent en étoile du pli du genou  
c'est le signal de l'agrafeuse  
l'attention douce de l'aimant  
l'auréole sainte et bleue  
entre deux paresse trop tendres

\*

Aspire le temps et la musique  
aux foisons pâmées des saisons folles  
aspire le jardin décliné  
l'eau souple des valeurs refuges  
que sont l'amour et le désir

\*

Orgues

organes à feu et à sang  
jubilation d'héliotropes autour de Poitiers  
ballet d'éoliennes et de chevreuils au matin clair  
les routes sont gardées  
par les mûres en buissons barbelés  
les filles courent plusieurs lièvres  
certaines montrent leurs fenêtres  
qui donnent sur demain  
toute la clairvoyance du milan  
dans la plaine  
en est abolie

\*

De nos trémulantes trinités  
la poésie-le corps-l'amour  
la femme-l'homme-le baiser  
le livre-la métaphore-l'amour charnel  
la montagne-le ciel-la rivière  
le sexe-la pluie-la gaufre liégeoise  
le vin-la pudeur-dieu  
le vide-l'ennui-le travail  
l'inversion-le gant-la douleur  
la trappe-le fusil-l'agneau  
la perle-le coquillage-le couteau

\*

Personne n'apporte la preuve de la pieuvre  
quant aux crimes de sang d'encre  
aucun juge ne délibère  
le nez dans les codes surréalistes  
c'est une des raisons  
de l'effondrement des civilisations  
j'ai des numéros placés noirs  
un dévoilement soudain d'une étoile de mer  
le tissu salé d'un outrage  
le rêve de réitération des kaléidoscopes  
et du bégaiement des visions saturées  
par de vivants mots équivoques

\*

Je refuse d'être celui  
qui regarde couler l'abondance  
d'un cornet de vanille  
qui échappe à la nuit par des pensées occidentales  
fuyant les Shéhérazade et l'encens et la myrte  
qui enfonce les portes d'un jour sans bousculade  
sans trait d'union  
sans appétit

\*

De haut en bas  
les seins glycélinés de son corset  
l'amorce d'une déflagration iconique  
que rien ne déjoue

sinon l'assaut répété du réel  
contre les baies vitrées de mon palais des glaces

De bas en haut  
ces oboles aux statues  
ses dons de soie à la nuit  
mes soupirs dans ses soupiraux  
toute la vie devenue plus que ça  
plus que tout  
de haut en bas

\*

Appel  
collier de fleurs  
pas de message aujourd'hui  
organdi  
plume à ravir  
sélection d'objets oblongs et rusés  
tu concoctes une panacée  
pour la mort dans l'âme  
les yeux de lacs étamés  
la main grill  
l'abeille se soûle d'or  
aux abords des paracorolles  
dans le pré aux jonquilles  
après le rite qui devait marier nos désirs  
elle dort dans les décombres

tout s'est tu  
quand tout le silence est entré dans la nef  
en robe d'apparat  
sous les yeux d'une fille sans fortune  
il m'a fallu m'accrocher  
à la paroi du mont Rêve  
tétanisé par la peur du vide  
et attendre la renaissance du beau  
dans les cœurs gémeaux  
qui divisent la vie et la mort  
cœur à la silhouette d'oiseau ganté  
découpée dans du papier ivoire  
celle de la joueuse envisagée  
qui distribue des trèfles  
et nous réconcilie avec les prophéties du poème

\*

Donne-moi  
contre ce poème  
une raison de l'écrire

Deviens le produit  
de mes mots multipliés  
comme un soleil en métaphore

Deviens la peau  
que veut la mienne  
sur la vacance du réel

Ajoute des chœurs au chœurs

Entremêle les lignes  
de la mélodie manuelle  
au souffle bas des cors d'harmonie

Désarme la pudeur

Fais-moi  
contre ce poème  
la promesse indicible  
celle qui est libre d'aimer  
libre de filer les mailles  
de ceindre et de glisser  
libre de défiler sur la pointe  
dans la lumière mouillée  
libre de valser  
de vaciller jusqu'au vertige  
d'une souplesse translucide et sombre

Comètes incandescentes  
traçant leurs lignes de feu  
dans la nuit du corps  
les intuitions s'alarment et tonnent  
c'est l'aube clairvoyante

\*

Et dans ton carnet noir  
survient l'espace imaginé

d'une tentative de fuite  
d'un refus catégorique  
d'une entrave au réel  
tes yeux sont plus grands que ta bouche  
ta main recouverte d'écume  
étire ses vagues  
sur les platitudes du sable  
je suis au bord de la mer avec toi  
je suis dans la forêt primaire et  
je t'aime aux quatre vents  
tu es la probabilité  
entée d'une évidence  
une étoile marquée dans un ciel de satin  
je suis l'apôtre  
je suis l'amant  
je suis celui qui porte aux nues  
la joie de tes poèmes

\*

Mousseline élastique  
piège de chair  
lumière chaude où un art naît  
à bouches liées  
un frelon dans le cœur  
le bout du sein pique la laine  
  
Poétesse d'un été sans commune mesure  
ta langue était partout

dans les carillons des clochers  
dans le vol des alouettes  
dans l'arbre épris du vent  
dans la lumière constellée des grains de poussière  
dans l'alchimie des oxymores  
dans les roues des paons et des corps  
dans le silence qui désire  
dans la musique qui dévore

Et le miroir d'un seul baiser  
écrivait avec les yeux  
avec la voix  
avec les mains  
avec le sexe  
sur tous les supports du bonheur

J'avais la peau brunie  
par tes mots lumineux  
les doigts brûlants sur ton domaine  
et pour la première fois  
je ne voulais plus rien écrire moi-même  
j'étais guéri du syndrome de la création  
je vivais nu dans mon cœur  
tu étais nue dans mes bras  
la poésie universelle  
construisait son nid entre tes seins

\*



Je rouvre la fenêtre et  
décide que c'est le début de l'été  
quand il y a encore des fleurs  
dans les pâturages d'altitude et  
des vacances sans fin qui commencent  
je t'héberge dans le secret surréaliste des poèmes  
nous passons de longues soirées à boire  
du vin du Languedoc et à regarder  
la course de la Lune au-dessus de l'horizon  
tu découpes un dragon dans le plat  
un peu comme un poulet  
la fumée des cierges  
dessine des formes sensuelles et volatiles  
qu'une guêpe pique au sein gauche  
tu me proposes de nous ensevelir et  
défais tes tresses dans ce but  
tes cheveux tombent à terre  
ouvrant le lit d'une rivière qui inonde la pièce  
nous voilà réfugiés sur un divan désert  
cernés par les eaux  
l'air de la nuit est doux  
comme une mélodie de Richard Hawley  
l'air nous enjoint d'épiloguer à la romaine  
jusqu'aux songes antiques  
le désir plein d'éclipses lentes  
nous ravit

\*

Mon cerveau n'en fait qu'à sa tête et  
m'éloigne du sujet  
qui devrait être le barycentre  
le point de convergence de toutes les lumières  
de toutes les forêts  
de tous les désirs  
la vie m'arrache fréquemment au rêve  
sans justifier son geste

\*

Elle pense aux couleurs d'un tableau  
de Van Gogh  
en voilant sa peau d'un geste affable  
les mots lui viennent  
comme des oiseaux  
attirés par les grains de blé dans sa paume  
elle écrit des murmurations  
qui prennent formes  
et qui nous coulent dans les yeux  
parant l'existence  
de ces bijoux sonores qui connaissent le cœur  
le doigt du silence caresse ses lèvres  
la pointe de sa langue en touche la pulpe  
le silence s'enfonce dans sa gorge  
et descend l'escalier

la cave résonne parce qu'elle est vide  
à l'extérieur la peau s'écaille et se lustre  
on croirait la mue d'un serpent  
l'étincelle atteint l'œil  
l'iris coupe la lame de la nuit  
l'écho double la lettre o de l'orgasme  
le jour point  
la parole retrouve un chemin  
pour louer l'alliance des mains et des mots

\*

Ça n'ira pas plus loin  
il s'agit maintenant  
d'atteindre un degré supérieur

Singularité dispersée  
analogie des âmes  
l'ellipse calque l'azur  
et l'étain, le soleil

Je travaille le jeu

Souviens-toi de la bande de dentelle en chemin  
cet éclair amoureux des croisements  
c'était une de ces vues de l'esprit  
qui clarifient les idées  
qui électrisent la ville  
qui donnent la direction d'un soleil total

Le temps passé depuis n'a rompu aucun lien  
n'a monté aucun mur  
la substance du temps n'éloigne jamais  
de l'événement colossal  
tous les baisers se prolongent à l'infini  
sur la bouche du poème

Aussi le bonheur se construit  
par sédimentation de mots  
sur les tissus de l'existence

\*

Écris-moi  
écris-moi pour que je rêve de tes algues  
de tes déséquilibres et  
du velouté de tes pensées  
je m'endormirai sur le point final  
et j'ouvrirai mes douleurs impatientes  
de rencontrer tes oiseaux

\*

Main ogre  
main araignée  
coiffant le galet du genou  
à bords pâles  
douceur de la canne en bambou  
qui roule dans la paume

pente douce vers le fleuve  
sur l'arc inversé des pudeurs  
fond de ciel parme  
ligne brune  
contre-jour de tes nuits blanches  
nous divisons les unités  
en multipliant les splendeurs

\*

La pointe du feutre  
touche son ombre  
sur le papier et le mot vient  
j'écoute son feulement  
un autre mot naît dans son sillon  
et ça ne prendra jamais fin

\*

La nuit est tendue au bout du jardin  
il y fait plus froid qu'au centre  
mais personne n'épie  
personne ne plaque son analyse  
sur la chorégraphie des étoiles

C'est là que tout recommence en secret  
l'âme du bout du corps  
s'enfouit sous les tissus  
comme une pieuvre camouflée  
contre la ride d'un corail

Elle mettra la main sur la clé  
qui déchiffrera ton poème  
le pied gauche dans la main droite  
une vague de chair et d'os qui gagne du terrain  
le sein droit de Méduse  
dans la main libre du poète

Ruban velours de Möbius  
une aile de raie ondule sur sa cuisse  
elle fume en souriant à la mort  
sans la reconnaître  
la cheville prise dans un piège à loup

Avec ses yeux d'onyx  
bille en tête  
elle traque l'amour vif-argent  
sa langue mauve sort de sa bouche  
comme d'un coquillage.  
un sentiment océanique  
gonfle une voile en moi et je m'enfuis  
avant que le charme des glaces de l'automne  
ne se rompe  
revenu à la raison du papier vierge j'écris

PORTRAIT D'AUTOMNE  
D'UNE FUMEUSE  
PRÈS D'UN CENDRIER  
EN BÉTON

Le pied gracile dans une bottine fourrée  
les jambes tendues de feutre bleu électrique  
qui remontent sans fin  
sous l'ondoiement de sa jupe  
des volumes secrets  
devinés par l'analogie  
par le prolongement imaginaire des lignes  
le proche en proche et l'amour fou  
elle porte un buste en anorak  
duquel sort le visage des mots du désir  
une cigarette brûle entre ses lèvres et  
son sourire épouse les volutes odorantes  
qui imprègnent la laine de son bonnet

\*

Je m'agenouille au pied du mont Ventoux  
les doigts du ciel caressent mes cheveux  
le linge sèche sur un fil  
au soleil de midi blanc comme la foudre  
tout le sang s'est écoulé dans la rivière  
le sein et la bouche resteront immaculés  
les oiseaux pépient dans un frêne  
le monde s'est coupé en deux

\*

Une aile a recouvert ton sein disparu  
et tu as eu la vie sauve

ton corps a continué d'aimer  
et de souffrir d'aimer  
dans un miroir aux reflets discontinus.  
tu as réclamé des ordonnances  
pour que l'incendie de l'aisselle ne gagne pas  
ta raison  
ni ne mutile tes pensées  
depuis tu refuses de rêver  
de te laisser prendre au filet de l'imaginaire  
de lire une ligne romanesque  
pour ne pas lécher la folie  
ou habiter des chambres vides  
tu reconstruis des espaces tangibles

\*

En passant  
tu m'as appris que le feu  
sous sa forme de métaphore  
brûle tout autant que la flamme d'une fournaise  
tu m'as appris  
qu'on pouvait combattre les rêves  
avec des armes réelles  
je pensais jusque-là  
que l'inverse seul était possible



Illustration de couverture : Anne Balaguiet,  
*Portrait à la Nuit étoilée*, aquarelle à partir de  
*La Nuit étoilée*, Vincent Van Gogh, 1889, huile sur toile  
(92 x 74cm), Museum of Modern Art, New York.  
© Le Cœur à cran d'arrêt, Lyon, 2024

